

Un milieu rude, un cadre propice aux légendes

Aujourd'hui encore, les Hautes-Fagnes apparaissent évidemment comme un cadre propice aux récits merveilleux. Landes inaccessibles, nature hostile, désert inculte, paysage désolé, tourbières perfides et meurtrières, voilà autant de traits capables d'inspirer les conteurs. Même si la vérité historique nous oblige à constater que ces traits sont exagérés, qu'importe ! Dans l'imaginaire, ils ont acquis une consistance tenace qui trouve ses racines dans une matière orale et écrite séculaire.²

L'acte de fondation de l'abbaye de Stavelot-Malmedy, daté du milieu du 7^e siècle ap. J.-C., évoque déjà brièvement la région où va s'établir la nouvelle communauté monastique. Elle est décrite comme un lieu de solitude peuplé de bêtes féroces. Dans une chronique du 16^e siècle, l'auteur emploie à peu près les mêmes termes pour illustrer la fondation du monastère de Reichenstein : une région vaste, stérile, sauvage, et peu habitée. Il ne faut cependant pas prendre ces passages au pied de la lettre. Ce sont des formules employées davantage pour édifier la démarche des fondateurs de monastères que pour dresser un tableau fidèle de l'endroit où ils vont s'installer. Le cas n'est pas isolé. On retrouve des descriptions similaires dans d'autres actes de fondation de monastères en Europe. Dans quelle mesure ont-elles contribué à forger l'image légendaire de la Fagne ?

Dès le 18^e siècle, les descriptions du milieu fagnard deviennent de plus en plus nombreuses. Ces témoignages sont en décalage avec l'image des Hautes-Fagnes diffusée aujourd'hui par la littérature touristique, qui privilégie la beauté et la sérénité que leurs paysages offrent au promeneur contemporain. Bien entendu, elles étaient autrefois rudes pour les habitants des villages voisins qui venaient y exercer des pratiques agropastorales. Elles pouvaient se révéler dangereuses, voire fatales pour le voyageur occasionnel. Mais comme c'est souvent le cas pour les milieux peu hospitaliers, les caractères pénibles et périlleux sont exagérés. Ce sont les hivers les plus froids dont les anciens se souviennent, ce sont les accidents tragiques qui se gravent profondément dans la mémoire collective.

La réputation périlleuse des Hautes-Fagnes, encore vivace de nos jours, est tributaire de ces exagérations. On se représente encore un milieu pareil à un dur purgatoire pour les habitants installés jadis à sa périphérie, cernés par une nature rechignant à se laisser domestiquer. S'il y a eu lutte avec l'homme, elle a conservé longtemps l'avantage, ne consentant à livrer ses maigres

² Voir à ce sujet : Serge NEKRASSOFF, *Images et visages des Hautes-Fagnes. Evolution d'un paysage et de sa perception*, Liège, 2007.

ressources qu'au prix fort. Et comme si cela ne suffisait pas, la région était réputée meurtrière, sauvage, dotée d'une conscience mal intentionnée, toute entière occupée à perdre le voyageur qui s'y aventurait.

Tout ce qui précède n'est pas totalement faux. Mais la réalité est bien plus nuancée. On est souvent surpris d'apprendre que l'homme a entrepris très tôt d'exploiter les ressources du haut plateau. Or, l'image d'une Fagne arpentée, traversée, essartée, pâturée, fauchée, dont le visage a été radicalement modifié par les activités humaines n'est pas immédiatement concevable. Au premier abord, les Hautes-Fagnes évoquent davantage un désert marécageux, presque impénétrable, qu'un champ exploité régulièrement.

Les témoignages qui suivent donnent le ton. Ils ne sont pas rédigés par des habitants de la région, mais des étrangers peut-être plus facilement impressionnés, ou cherchant à étonner et émouvoir leurs lecteurs. Les deux derniers sont extraits d'un guide touristique qui a connu une large diffusion dans la seconde moitié du 19^e siècle. On sait combien cette littérature a façonné durablement le regard du touriste.



Sourbrodt est un hameau qui ne renferme rien de remarquable. Le terrain qui est couvert de quelques bois présente à la vue de grandes plaines; mais il n'en est point pour cela moins dangereux à traverser, car ce sont partout des marais ou plutôt des abîmes qu'il est très difficile d'éviter si l'on a un guide : nombre de personnes y ont péri et il en perit encore de temps à autre.

COMTE DE FERRARIS, *Mémoires historiques, chronologiques et oeconomiques*, 1777.

Les fanges sont couvertes toute l'année de brouillards, au lever et au coucher du soleil ; en hiver, les neiges s'y entassent. Est-on surpris par un ouragan ? Malheur à qui erre sans guide ! Il risque de s'abîmer dans le marécage ou dans les parties creusées d'où l'on extrait la tourbe. Les guides consultent des jalons placés de distance en distance ; mais que faire, si ces indications sont cachées ou renversées par la tempête ? Nombre d'infortunés ont déjà disparu dans les fanges.

Baron DE LADOUCETTE (ancien préfet de la Roer sous l'Empire), *Voyage fait en 1813 et 1814 dans le pays entre Meuse et Rhin*, Paris, Alexis Eymery, 1818, p. 43.

Les environs de Sart n'offraient jadis qu'un grand désert, marécageux et fangeux. Malheur à celui qui errait dans cette solitude dénuée de végétation et presque toujours chargée de sombres brouillards, même dans les beaux jours de l'été ! L'hiver, un sol couvert de neige entassée dissimulait les abîmes creusés par l'extraction des tourbes. Atteint par la nuit ou par la tempête, l'étranger devait nécessairement y périr ; et ce malheur n'arrivait que trop souvent.

Dr BOVY, *Promenades historiques dans le Pays de Liège*, tome 1, Liège, Imprimerie de P. J. Collardin, 1838.

Sur les Fagnes de Malchamps

Après avoir dépassé les bois qui entourent Spa d'une ceinture de verdure, nous apercevons ces plaines élevées et marécageuses appelées ici *fagnes* et *haut marais* – *hohe vehn* – chez nos voisins les Allemands. La côte continue à être rapide et le soleil ardent. Néanmoins, à mesure que nous avançons, la chaleur devient plus modérée, et quand, au bout d'une heure et demie, nous atteignons le sommet, un vent frais nous caresse le visage ; il vient fort à propos tenir lieu d'une ombre, qui, dans ce pays dénudé, n'existe qu'à l'état de souvenir ou sous les ombrelles de nos compagnes. Pas d'arbres, si ce n'est quelques chétifs sorbiers plantés le long de la route, et qui ne parviendront jamais à percer la couche de terrain argileux offerte à leurs racines ; puis, de loin en loin, une hutte, dont les misérables habitants s'efforcent péniblement de gagner, sur la bruyère qui les étreint, le jardin destiné à les nourrir.

J. PIMPURNIAUX, *Guide du voyageur en Ardenne. Première partie*, 2^e éd., 1858.

Autour de la Baraque Michel

Et d'abord, sachez qu'en hiver ces vastes plaines se couvrent d'une épaisse couche de neige. Aussi longtemps que le froid sévit, le sol, durci par la gelée, présente une surface où l'on peut s'aventurer sans crainte. Alors, on détache les roues des messageries qui vont de Malmedy et de Stavelot à Spa ; on place la caisse sur un traîneau formé de deux longues solives, et on la lance

hardiment à travers l'espace, sans autres poteaux indicateurs qu'un arbre, une maison, un hameau. Mais quand vient le dégel, il faut reprendre la route, et la route n'est pas aisée à reconnaître, aussi longtemps qu'une bonne partie de la neige n'est pas fondue. Malheur surtout au piéton que la nécessité pousse au milieu de ces plaines inhospitalières! Les sentiers, déjà difficiles à discerner dans la bonne saison, sont introuvables pour ceux qui n'ont point l'habitude de les parcourir chaque jour. Souvent la neige, dont la fonte est lente, recouvre un marécage dégelé; si on y tombe, on est perdu. Souvent aussi le voyageur se fourvoie, et la nuit le surprend avant qu'il ait trouvé quelqu'un pour lui renseigner son chemin. Sans abri pour la nuit, il ne résiste pas aux tourments de la faim et du froid, et il expire dans d'horribles angoisses.

J. PIMPURNIAUX, Guide du voyageur en Ardenne. Première partie, 2^e éd., 1858.

Les étrangers, les randonneurs occasionnels nous ont laissé bien d'autres impressions semblables, contribuant le plus souvent, et parfois malgré eux, à la diffusion d'images inexactes, exagérant les traits les plus austères. L'opinion de l'habitant du haut plateau est par contre méconnue. A-t-il jamais pris la plume pour faire œuvre de chroniqueur ? Aucun document de ce genre n'a encore été exhumé à ce jour. Dans cet état d'indigence, les contes et légendes qu'ils nous ont légués sont précieux. Examinés avec circonspection, ils nous laissent entrevoir l'image qu'ils avaient de leur cadre de vie.